

Katarzyna Kotowska

Le fruit de mes entrailles... La typologie embryonnaire de l'« extrême contemporain »

Cahiers ERTA nr 8, 191-202

2015

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Le fruit de mes entrailles...
La typologie embryonnaire
de l'« extrême contemporain »

Tota mulier in utero, la femme toute entière dans son utérus, elle en est dépendante et y est soumise. Ce n'est pas sans raison que Simone de Beauvoir affirme que la libération des femmes commence au ventre. Le pouvoir de la maîtriser la ferait éviter des crises d'identité déclenchées par la physiologie féminine. La grossesse y prend une place particulière. Ainsi les références bibliques de la sentence du titre semblent un peu trompeuses pour notre aperçu. Il ne s'agira donc point de création métaphysique de l'enfant divin mais de la présence charnelle d'un être dans un autre.

En 1961 Pierre Racamier a fait introduire dans le discours psychanalytique le terme de maternalité pour « décrire les transformations de la personnalité et du fonctionnement psychique d'une mère pendant la grossesse et au début de l'existence de l'enfant »¹. Nous avons donc affaire, selon lui, à une crise d'identité. La grossesse, considérée comme une psychose physiologique² met en œuvre les processus maturatifs issus de la dichotomie de l'unité et de la doublure. La présence de l'Autre en soi modifie la relation d'objet, qui est, en psychanalyse, le rapport du sujet avec le monde et autrui. La grossesse perturbe cette relation afin de faire se départir le moi. Le procédé est proche de celui du mécanisme de l'abjection

¹ D. Houzel, *Les enjeux de la parentalité*, Toulouse, Erès 1999, p. 137-138.

² P. Racamier, « À propos des psychoses sur la maternalité », [dans :] M. Soule (dir.), *Mère mortifère, mère meurtrière, mère mortifiée*, J. Kalmanovitch (trad.), Paris, E.S.F., 1997, p. 44-45.

lancée en 1980 par Julia Kristeva. Son concept se base sur la confusion des limites entre moi et autre ou, autrement dit, entre sujet et objet. Ce dérèglement est dû à la rencontre de l'abject, c'est-à-dire celui qui « paraît venir d'un dehors ou d'un dedans exorbitant, jeté à côté du possible, du tolérable, du pensable »³. L'abject perturbe les limites qui permettent au sujet de se distinguer. Ainsi, suivant la logique kristevienne, afin d'affronter la menace de la rupture d'intégralité, il faudrait soit incorporer l'élément hostile qui trouble la reconnaissance, soit s'en séparer. Ces deux perspectives, celle de possession et celle de séparation, nous indiqueront les voies pour la présentation d'exemples tirés de la littérature contemporaine des femmes. Pour désigner le corpus, nous ferons appel à la formule de Michel Chaillou de « l'extrême contemporain » qui, dans sa forme un peu vulgarisée, embrasse les textes parus dans les dix à vingt dernières années. Nous nous référerons notamment aux romans de Dominique Mainard, Eliette Abécassis, Chloé Delaume, Valentine Goby, Annie Ernaux, Lorette Nobécourt et Nancy Houston⁴. Leurs œuvres, gardant toute leur disparité, s'entrecroisent sur l'expérience charnelle et psychique de la grossesse. Il est aussi à souligner que notre intérêt se porte uniquement sur les appellations qui paraissent dans les textes en question dont la complexité du contenu sera, par force, négligée.

(Se) Posséder

« On dit volontiers que les femmes "ont des maladies dans les ventres" ; et il est vrai qu'elles enferment en elles un élément hostile : c'est l'espèce qui les ronge »⁵. Ainsi, en plein essor de la première vague féministe, Simone de Beauvoir examine le conditionnement biologique des sexes. S'interrogeant sur les mécanismes sociologiques et les préjugés externes, elle se penche sur le microcosme du corps féminin que « l'espèce »

³ J. Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, 1980, p. 9.

⁴ Nous considérons, pour le besoin de cet article, les œuvres romanesques des auteures citées, à l'instar de Dominique Viart dans *La littérature française au présent*, comme des exemples de la littérature française, par excellence, bien qu'il y apparaisse des écrivaines non françaises. Ce partage se fit selon les deux critères : la publication et la réception.

⁵ S. de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949, p. 70.

s'approprié. Dans le second tome de son traité *Le deuxième sexe*, de Beauvoir fait le point :

la grossesse est surtout un drame qui se joue chez la femme entre soi et soi ; elle la ressent à la fois comme un enrichissement et comme une mutilation; le fœtus est une partie de son corps, et c'est un parasite qui l'exploite; elle le possède et elle est possédée par lui ; il résume tout l'avenir et, en le portant, elle se sent vaste comme le monde; mais cette richesse même l'annihile, elle a l'impression de ne plus être rien.⁶

Se sentir possédée par la présence de l'Autre en soi provoque la haine envers celui qui s'approprié le corps. Ce mécanisme, reconnu par la psychanalyse, est considéré comme un instinct naturel d'une nature défensive. La période de gestation s'avère un mélange d'amour et de haine, de pulsions de mort et de désir de vivre. D.W. Winnicott, pédiatre anglais et pédopsychanalyste, pionnier dans la recherche sur le sujet, constate : « la mère hait son petit enfant dès le début »⁷. Freud, pour sa part, souligne : « lorsque l'objet est à l'origine de sensations de déplaisir, une tendance s'efforce d'augmenter la distance entre lui et moi [...]. Nous ressentons la "répulsion" de l'objet et nous le haïssons. Cette haine peut ensuite s'intensifier jusqu'à devenir une tendance à l'agression contre l'objet, une intention de le réduire à néant. [...] En tant que relation à l'objet, la haine est plus ancienne que l'amour »⁸. Ainsi l'envie d'exterminer celui qui s'empare de nos corps réside en quelque sorte au fond de l'amour à venir. Les exemples de dénominations littéraires que nous allons analyser mettent en relief des sentiments qui subissent normalement le refoulement au bénéfice de l'amour maternel : le rejet, l'agressivité et le dégoût.

Le corps d'une femme enceinte est non seulement privé d'unicité mais encore de son individualité. Le fœtus confronte la femme à sa réalité de femelle et à son appartenance au sexe féminin, à cette espèce qui la « ronge », suivant de Beauvoir. C'est ce qui explique la typologie bestiale. Nadèjda, l'héroïne principale de *Leur Histoire* de Dominique Mainard, nomme sa future fille une « larve microscopique » ou « un têtard aveugle »

⁶ S. de Beauvoir, *Le deuxième sexe II*, Paris, Gallimard, 1949, p. 345.

⁷ D. W. Winnicott, « La haine dans le contre-transfert », [dans :] *Idem, De la pédiatrie à la psychanalyse*, J. Kalmanovitch (trad.), Paris, Payot, 1947, p. 80.

⁸ S. Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, O. Mannoni (trad.), Paris, Payot, 2012, p. 97, 101.

nageant dans son ventre⁹. Une des héroïnes de Valentine Goby dans *Qui touche à mon corps je le tue* mentionne « une larve, un œuf mou » pourvu d'un aspect humain¹⁰. On trouve dans *Nous* de Lorette Nobécourt l'appellation de « abominable buccin »¹¹. Précisons que dans les services de médecine il est rare d'utiliser des dénominations dont la perception pourrait apparaître hostile¹². On tente d'humaniser la relation en appelant le fœtus « bébé » pour rendre le contenu du ventre plus facile à visualiser, même si son apparence réelle s'approche plutôt de l'univers animal. Souligner un aspect peu humain du fœtus en développement, renforce le sentiment d'étrangeté que la femme éprouve envers son corps étant avant sa partie intégrante. Il rappelle qu'on est pris dans un processus qui nous échappe : le processus de reproduction.

Le contenu du ventre devient un être à part. Ce côté parasite de la grossesse est bien mis en relief dans les appellations parues dans les textes analysés. Le fœtus, conçu comme un corps étranger, traverse les entrailles de la femme en la privant d'unicité. Autrement dit, il en abuse. Chloé Delaume, dans *Le cri du sablier*, en imaginant les fantasmes de sa propre mère comprenant sa gestation, compare le fœtus à un « ténia honteux » perturbant son ventre¹³. Nobécourt parle du « ver dans le fruit »¹⁴.

La crise d'identité éprouvée à cause de la présence de l'Autre en soi aboutit à un moment où on reconnaît, en effet, la suprématie de celui qui s'approprie nos corps. Dans *l'Heureux événement* d'Eliette Abécassis, Barbara, parlant de sa grossesse, avoue : « J'étais habitée par un autre, un alien, un étranger qui modifiait mon corps et le dirigeait »¹⁵. L'autonomie de cet être étranger se dévoile. La femme n'éprouve pourtant aucun sentiment d'y appartenir. Annie Ernaux parle de la « réalité

⁹ D. Mainard, *Leur histoire*, Paris, Joëlle Losfeld, 2002, p. 52-53.

¹⁰ V. Goby, *Qui touche à mon corps je le tue*, Paris, Gallimard, 2008, p. 40.

¹¹ L. Nobécourt, *Nous*, Paris, Pauvert, 2002, p. 40.

¹² F. Sirol, « La haine pour le fœtus », [dans :] *Idem, La décision en médecine fœtale*. Toulouse, Erès, 2002, p. 73.

¹³ C. Deluame, *Le cri du sablier*, Paris, Gallimard, 2001, p. 62.

¹⁴ L. Nobécourt, *Nous*, op. cit., p. 40.

¹⁵ E. Abécassis, *Heureux événement*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 27.

dans mes reins »¹⁶, Lorette Nobécourt de l'« horreur de la chose monter en elle »¹⁷. La jeune étudiante délaissée dans son drame de la grossesse non désirée de *L'Événement* d'Ernaux, craint le plus la perte progressive du contrôle sur son propre corps. La protagoniste se rend bien compte que si elle « laisse faire le temps, en juillet prochain, on sortira un enfant de moi »¹⁸. Elle ne va donc pas accoucher, elle va se « faire sortir » quelque chose du ventre. Le fœtus qui vit en elle, se situe en dehors non seulement de sa volonté mais encore de sa possibilité d'agir. Il devient un ennemi rusé, un abject.

La grossesse fait, en effet, plonger le corps féminin dans les flux permanents de l'abjection. Les frontières chutent, les limites s'estompent. Le sentiment de manque d'unité ne garantit point la reconnaissance de soi. Geneviève, dans *Nous* de Nobécourt, avoue :

Il s ne se rendent pas compte, ce que c'est d'être envahi par un autre, étranger, de ne plus distinguer de frontière à l'intérieur de soi, d'être soi et l'autre, l'autre et soi, d'être ce corps à deux têtes, à deux cœurs, à quatre mains et quatre jambes.¹⁹

Nous sommes au centre du mécanisme kristevien. « Comment puis-je être sans limite ? », c'est la question que la théoricienne se pose en soulignant l'enjeu du procédé²⁰. La limite et, par conséquent, le sentiment d'unité et de cohésion, s'avèrent conditionner l'identification de ce que je suis et de ce que je ne suis pas.

(Se) Séparer

Suivant le concept kristevien, l'abject ne se place ni du côté de l'objet ni du côté du sujet. Il reste dans l'espace menaçant d'entre les deux : « l'abject n'est pas un ob-jet en face de moi, que je nomme ou que j'imagine »²¹. La seule qualité que l'abject partage avec l'objet est celle de s'opposer à « je »²². C'est, en effet, « "quelque chose" que je ne reconnais pas comme

¹⁶ A. Ernaux, *L'Événement*, Paris, Gallimard, 2000, p. 19.

¹⁷ L. Nobécourt, *Nous*, op. cit., p. 40.

¹⁸ A. Ernaux, *L'Événement*, p. 66.

¹⁹ L. Nobécourt, *Nous*, op. cit., p. 46-47.

²⁰ J. Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur...*, op. cit., p. 11-12.

²¹ *Ibidem*, p. 9.

²² *Ibidem*.

chose »²³. Afin de protester contre cette « torsade d'affects », « "je" ne le veux pas, "je" ne veut rien savoir, "je" ne l'assimile pas, "je" l'expulse »²⁴. Le ventre féminin demeure un lieu propice pour la mise en marche du processus. Il lie la gestation, le trajet embryonnaire, l'accouchement mais aussi l'avortement ; points cruciaux du voyage à l'intérieur du corps maternel. Le fait de se séparer du contenu unique du ventre s'y effectue soit par le fait d'accoucher, c'est-à-dire, d'expulser, de s'ouvrir afin de se vider, soit d'avorter, se faire extirper, arracher une partie disparate de son corps à soi.

L'accouchement en tant qu'expérience extrême où s'articulent vie et mort peut être considéré comme le sommet de la crise identitaire vécue lors de la grossesse. Il est aussi un exemple illustre du mécanisme de l'abjection. Le seul acte rassemble en soi des souillures de toutes sortes : « le sang, la merde, l'abomination du sexe ouvert ou perçu de l'intérieur »²⁵. Annie Ernaux, dans *La Femme gelée*, n'hésite pas à livrer son témoignage sincère :

Comment en parler de cette nuit-là. Horreur, non, mais à d'autres le lyrisme, la poésie des entrailles déchirées [...] j'étais une bête recroquevillée, soufflante, qui préférerait l'obscurité à la moindre veilleuse [...]. Deux chevaux m'écartèlent interminablement les hanches. Une porte qui refuse de s'ouvrir [...]. Le pire, mon corps public [...]. L'eau, le sang, les selles, le sexe dilaté devant tous.²⁶

Les souillures liées à l'accouchement nous renvoient ainsi à l'idée « ancrée dans nombre de cultures, que la femme qui accouche est impure »²⁷. Kristeva se réfère dans *Pouvoirs de l'horreur* aux indices bibliques selon lesquels « de sa couche et du sang qui l'accompagne elle [la femme] sera "impure" comme "aux jours provenant de son indisposition" »²⁸. Dans l'optique du procédé de l'abjection, la valeur décisive de l'accouchement s'avère d'ailleurs bien évidente. Il devient donc « summum du carnage et de la vie, point brûlant de l'hésitation

²³ *Ibidem*, p. 10.

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ Ch. Détrez, A. Simon, *À leur corps défendant. Les femmes à l'épreuve du nouvel ordre moral*, Paris, Seuil, 2006, p. 75.

²⁶ A. Ernaux, *L'événement*, Paris, Gallimard, 2000, p. 140-141.

²⁷ Ch. Détrez, A. Simon, *À leur corps défendant*, op. cit., p. 75.

²⁸ J. Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur...*, op. cit., p. 118.

(dedans/dehors, moi/autre, vie/mort), horreur et beauté, sexualité et négation brutale du sexuel »²⁹.

Les caractères des reprises littéraires de l'acte d'accouchement dans les textes travaillés semble d'une nature purement vérificative. C'est un moment où les idées toutes faites se confrontent à la réalité vécue. Ernaux évoque « la poésie des entrailles déchirées » dans un ton fortement contestataire, Barbara, du roman d'Abécassis, en fait une somme apparemment laconique. La vérité c'est que « dans un accouchement, on vous déchire à l'intérieur, et on vous recoud avec du fil et une aiguille »³⁰. Cette nécessité de raconter son expérience de l'accouchement, de la transmettre aux autres, semble d'ailleurs faire partie d'un vieux rituel féminin, un rite de passage qui désigne la césure entre l'état d'être femme et d'être mère. L'actualité de ce processus se visualise bien, par exemple, sur de nombreux sites. Le recueil *Naissances* paru en 2005 chez L'Iconoclaste, qui contient des témoignages d'écrivaines contemporaines, en est aussi un exemple intéressant. Sur leur expérience de la maternité se penchent Marie Darrieussecq, Hélène Villovitch, Agnès Desarthe, Marie Desplechin, Camille Laurens, Geneviève Brisac, Catherine Cusset et Michèle Fitoussi. Bien qu'ils soient disparates dans leurs formes littéraires, les récits présentent le même évènement sur la complexité de ses facettes sur un ton, encore une fois, vérificatif.

Parlant de la séparation il nous faut aussi aborder un sujet qui, à notre époque, s'ajoute à l'analyse littéraire du vécu corporel en tant que nouveau topos. Il s'agit de l'avortement, d'une séparation forcée et abrupte, où la crise identitaire s'approfondit avec l'interruption de la grossesse. Le thème, qui revient fréquemment dans la littérature des dernières années, puise dans les événements historiques de la France du vingtième siècle. Suite à une grave dépopulation due à la Première Guerre Mondiale, mais aussi à celle de 1870, le gouvernement ébauche en effet une politique nataliste restreinte dont l'apothéose est la loi de 1920 (et puis celle de 1923). Désormais, l'avortement, de

²⁹ *Ibidem*, p. 181.

³⁰ E. Abécassis, *Heureux évènement*, *op. cit.*, p. 46.

même que la contraception, sont devenus répréhensibles. Le combat des Françaises pour la pilule est lent et douloureux et s'achève finalement en 1967³¹. La loi Veil qui légalise et met en lumière l'IVG date de 1975. Cette cinquantaine d'années où le corps féminin appartenait à l'état est une période bouleversante de l'histoire où l'avortement clandestin, appelé avortement boucherie, faisait des ravages. Xavière Gauthier, dans son livre *Naissance d'une liberté*, estime que la loi de 1920 est « responsable de la mort de millions de femmes en France jusqu'à la fin du XX^e siècle »³². La littérature s'empare peu à peu de ce sujet. La parution de *L'Événement* d'Annie Ernaux fait date, bien qu'on y porte déjà de l'intérêt à partir des années quatre-vingt-dix. Cette entrée sur la scène médiatique, éditoriale et artistique, ce que soulignent dans leur étude remarquable Christine Détrez et Anne Simon, dénonce le silence qui entoure généralement l'acte de l'avortement en tant que tel. La première décennie du vingt-et-unième siècle abonde en publications d'un caractère sociologique et historique sur le sujet en question. Citons *Naissance d'une liberté* (2002) de Xavière Gauthier, *Histoire de l'avortement* (2003) de Jean-Ives Le Naour et Catherine Velenti, *AVORTEMENT La parole confisquée* (2006) de Monique Hébrard, ou bien *La condition fœtale* (2004) de Luc Boltanski.

L'Événement d'Ernaux y prend pourtant une place singulière, et reprenant le titre du roman au sens figuré, il a été vraiment conçu comme un événement. Suivant les paroles de Gauthier : « Jamais un livre entier n'était consacré à ce thème. Sujet tabou, encore, à la fin du XX^e siècle »³³. La structure narrative de *L'Événement* est basée sur deux axes temporels ; celui du passé se référant à l'expérience traumatique de 1963, et celui du présent, servant tantôt d'explication, tantôt de réflexion approfondie sur l'événement. Dans son propre style, avec des phrases crues et plates, Ernaux relate la réalité des années

³¹ X. Gauthier, *Naissance d'une liberté. Contraception, avortement : le grand combat des femmes au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 2002, p. 72.

³² *Ibidem*, p. 45.

³³ *Ibidem*, p. 89-90. À préciser que le premier roman d'Ernaux *Les armoires vides* paru en 1974 avait déjà abordé le sujet en question.

soixante, l'impasse, les décisions prises au désespoir, les actes de découragement à la frontière de la folie. L'auteure nous dessine l'itinéraire que suivaient « les malheureuses » de l'époque :

Je n'éprouvais aucune appréhension à l'idée d'avorter [...]. Une épreuve ordinaire. Il suffisait de suivre la voie dans laquelle une longue cohorte de femmes m'avait précédée. [...] J'avais acquis un savoir vague sur les moyens, l'aiguille à tricoter, la queue de persil, les injections d'eau savonneuse, l'équitation.³⁴

Cette piste, quasi historique, qui expose en détails la situation vécue réellement ou celle qui pourrait se produire, est reprise par plusieurs auteures. Ainsi, l'avortement devient l'élément crucial de la trame ; toute la « procédure » y est comprise ; les rencontres avec des médecins, les tentatives pour se faire avorter toute seule, la récolte de l'argent, la recherche d'une faiseuse d'anges, l'acte seul de poser une sonde, l'hémorragie, le curetage et tout cela dans une clandestinité suprême. Dans le livre de Valentine Goby de 2008 *Qui touche mon corps je le tue*, l'auteure nous peint la scène où une jeune femme, après s'être mise une sonde, attend seule dans sa chambre la suite douloureuse de son acte :

la sonde entre mes cuisses me vide de tout ce qui n'est pas à moi. J'ai le droit de souffrir. Beaucoup sont mortes l'utérus pourri par des queues de persil, des canules de poires à lavement, perforées par des tiges en fer, elles en avaient le droit, est-ce que je vais mourir pour être à moi ?³⁵

Le fragment cité souligne le clivage entre le fœtus s'appropriant le corps et la volonté de la femme qui désire être vidée « de tout ce qui n'est pas à moi ». La séparation, tellement voulue, ne s'avère pourtant guère être une solution béate. Elle se fait au prix de sa propre mort. Une fois « vidée », elle n'a aucune certitude d'aboutir à la fin de sa crise identitaire. Il est significatif que le trajet embryonnaire, ce que souligne Anne Simon, « lors des avortements décrits dans les romans, se termine souvent dans les toilettes »³⁶. La narratrice de *La Conversation* de Nobécourt décrit l'image atroce du parcours du fœtus dans les égouts de la ville³⁷. Dans *L'Événement* un fœtus

³⁴ A. Ernaux, *L'événement*, op. cit., p. 32.

³⁵ V. Goby, *Qui touche à mon corps je le tue*, op. cit., p. 23.

³⁶ A. Simon, « *Tota mulier in utero ? Réorientation de la maïeutique chez les romancières contemporaines* », [dans :] *Actes de la journée d'études Voyages intérieurs*, juin 2004, <http://www.ecritures-modernite.cnrs.fr/voyages.pdf>.

³⁷ L. Nobécourt, *La Conversation*, Paris, Grasset, 1998, p. 34-35.

de trois mois est jeté dans la cuvette³⁸ Nancy Huston, dans *les Instruments des ténèbres*, un roman à structure binaire, envisage le voyage posthume d'un « proto-fils », comme l'héroïne du roman appelle l'embryon, « parmi les excréments et l'eau de vaisselle à travers les tuyaux de tout-à-l'égout de Chicago »³⁹. Ils auraient eu raison les Japonais, comme le signale Ernaux, d'appeler, en effet, les embryons avortés « mizuko », les enfants de l'eau⁴⁰. Pourvus de forme, pourvus donc de leur statut d'objet, d'être indépendant, ils plongent dans des liquides qui débordent et perturbent les limites L'IVG répond, dans cette optique, à la logique du concept kristevien de l'abjection.

L'avortement pourrait pourtant aussi être considéré comme un moment positif en soi. Ernaux déclare ouvertement que pour elle « l'avortement était aussi un élément fondateur »⁴¹. On pourrait aller encore plus loin en l'appelant élément formateur. La mort du fœtus (qui, dans la psychanalyse, symbolise la mère) est ici nécessaire afin de pouvoir accoucher d'un écrivain. Chez Ernaux, la question de l'écriture est liée étroitement au fonctionnement du corps. Elle y demeure et s'y soumet.

Avec la sortie de *L'Événement* d'Ernaux, l'avortement est devenu un sujet littéraire particulier car il correspondait à un moment ambivalent, à la fois positif et négatif. En effet, il s'agissait d'une part d'une lutte pour récupérer sa liberté, et de l'autre d'une tentative pour mettre en lumière le côté horrifiant de l'acte⁴². Les femmes osent désormais, sans pourtant, ce qui paraît essentiel, nier le droit à l'IVG, affirmer que l'avortement peut engendrer « certains traumatismes »⁴³.

L'analyse psychanalytique de l'expérience de la grossesse met en lumière une importante crise d'identité vécue par la femme. Le corps cesse de lui appartenir. Le fœtus, être à part s'y développant, fait douter son intégralité. La femme subit sa

³⁸ A. Ernaux, *L'Événement*, op. cit., p. 102.

³⁹ N. Huston, *Instruments des ténèbres*, Arles, Actes Sud, 1996, p. 209.

⁴⁰ A. Ernaux, *L'Événement*, op. cit., p. 102.

⁴¹ L. Day, « Entraîner les lecteurs dans l'effacement du réel », entretien avec Annie Ernaux, [dans :] *Romance Studies*, 2005, n° 23 (3), p. 235.

⁴² Ch. Détrez, A. Simon, *À leur corps défendant*, op. cit., p. 145.

⁴³ A. Simon, « *Tota mulier in utero ?* », op. cit., p. 40.

grossesse sans pouvoir le maîtriser et doit accepter ce que lui décide. D'où le sentiment de se faire posséder. Ce manque de complétude dû à la présence de l'Autre en soi se manifeste également par l'envie de s'en séparer, de l'expulser. Dans les deux cas le contenu du ventre s'approche du concept de l'abject de Julia Kristeva. Les dénominations du trajet embryonnaire parues dans les textes travaillés mettent en relief ce rapport. Le microcosme du corps féminin devient, en quelque sorte, le filtre de la narration. Bien qu'ils soient autobiographiques ou fictionnels, les récits évoqués s'inscrivent dans une tendance que Dominique Viart a bien résumée dans son introduction à la littérature contemporaine : le déplacement du centre de gravité de l'univers littéraire vers les existences individuelles⁴⁴. La typologie forgée par cette alliance de la littérature et de la psychanalyse sert à nommer cette chose qui, élargissant un peu le sens des paroles d'Annie Ernaux, « n'avait pas de place dans le langage »⁴⁵.

⁴⁴ D. Viart, B. Vercier, *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2008, p. 7.

⁴⁵ A. Ernaux, *L'Événement*, *op. cit.*, p. 60.

bibliographie

- Abécassis E., *Heureux événement*, Paris, Albin Michel, 2005.
- Beauvoir de S., *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949.
- Beauvoir de S., *Le deuxième sexe II*, Paris, Gallimard, 1949.
- Day L., « Entraîner les lecteurs dans l'effacement du réel », entretien avec Annie Ernaux, [dans :] *Romance Studies*, 2005, n° 23 (3).
- Delaume C., *Le cri du sablier*, Paris, Gallimard, 2001.
- Détrez Ch., Simon A. 2006, *À leur corps défendant. Les femmes à l'épreuve du nouvel ordre moral*, Paris, Seuil, 2006.
- Ernaux A., *La femme gelée*, Paris, Gallimard, 1981.
- Ernaux A., *L'Événement*, Paris, Gallimard, 2000.
- Freud S., *Pulsions et destins des pulsions*, O. Mannoni (trad.) Paris, Payot, 2012.
- Gauthier X., *Naissance d'une liberté. Contraception, avortement : le grand combat des femmes au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 2002
- Goby V., *Qui touche à mon corps je le tue*, Paris, Gallimard, 2008.
- Houzel D., *Les enjeux de la parentalité*, Toulouse, Erès, 1999.
- Huston N., *Instruments des ténèbres*, Arles, Actes Sud, 1996.
- Kristeva J., *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, 1980.
- Mainard D., *Leur histoire*, Paris, Joëlle Losfeld, 2002.
- Nobécourt L., *La Conversation*, Paris, Grasset, 1998.
- Nobécourt L., *Nous*, Paris, Pauvert, 2002.
- Racamier P.-C., « À propos des psychoses sur la maternité », [dans :] *Mère mortifère, mère meurtrière, mère mortifiée*, J. Kalmanovitch (trad.), Paris, E.S.F., 1997.
- Simon A., « *Tota mulier in utero ? Réorientation de la maïeutique chez les romancières contemporaines* », [dans :] *Actes de la journée d'études Voyages intérieurs*, juin 2004, www.ecritures-modernite.cnrs.fr/voyages.pdf.
- Sirrol F., « La haine pour le fœtus », [dans :] *Idem, La décision en médecine fœtale*, Toulouse, Erès, 2002.
- Viard D., Vercier B., *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2008.
- Winnicott D.W.W., « La haine dans le contre-transfert », [dans :] *Idem, De la pédiatrie à la psychanalyse*, J. Kalmanovitch (trad.), Paris, Payot, 1947.

abstract

Fruit of my loins... The embryo typology of « extrême contemporain »

The pregnancy considered as a physiological psychosis reveals the dichotomy of the unity and the duality. Therefore the relationship between the psychoanalytic concept of objet and subject is disturbed. The process is close to the mechanism of abjection defined in 1980 by Julia Kristeva. The possession and the separation are two perspectives for analyze the embryo typology in some examples of contemporary feminine literature (Dominique Mainard, Eliette Abécassis, Chloé Delaume, Valentine Goby, Annie Ernaux, Lorette Nobécourt, Nancy Houston).

keywords

abjection, pregnancy, embryo, corps féminin

katarzyna kotowska

Docteur en Lettres, chercheuse à l'Institut de Philologie Romane à l'Université de Gdansk (Pologne), diplômée en philologie romane et en histoire d'art, passionnée pour la littérature et l'art français contemporains, auteure des articles parus en Pologne, France, Turquie, Hongrie, Roumanie et au Canada. Son intérêt scientifique porte sur la critique littéraire, les rapports entre la littérature et la psychanalyse et la théorie de la correspondance des arts.